

Introduction

Columba Marmion

Luc Moës, osb
Maître des Oblats de Maredsous

Joseph Louis Marmion est né, à Dublin, un Jeudi-Saint, le 1^{er} avril 1858, d'une ancienne famille irlandaise catholique, fervente et pratiquante. Son père, William Marmion rencontra Herminie Cordier au Consulat français de Dublin. Tous deux de tradition fondamentalement chrétienne.

Ils eurent neuf enfants dont cinq garçons. Suite à plusieurs deuils, Jo fut considéré comme l'enfant de la reconnaissance à Dieu, l'enfant du Père Céleste. Baptisé le mardi de Pâques, à l'église S. Paul, il s'attacha à développer, sa vie durant, le thème de l'adoption filiale, la théologie des Mystères du Christ : une notion fondamentale de sa spiritualité. Et si c'est par Jésus que l'on accède au Père, c'est par l'Église que l'on accède à Jésus.

Il reçut la première communion, à l'âge de 10 ans. Il est d'esprit ouvert et réfléchi, tout en ayant un naturel particulièrement enjoué et jovial, doux et gentil. La découverte du témoignage de S. Louis de Gonzague (son deuxième patron) lui suggère le désir de quitter le monde pour entrer dans un monastère.

Ce qui n'était pas du goût des siens. Il avait alors 17 ans. Le doute même le gagna quelquefois. Il entre résolument au Séminaire Holy Cross. Il est intelligent, ouvert, vif et primesautier, impressionnable et généreux, nullement ambitieux, ni pharisien. La qualité de ses maîtres l'a réellement déterminé à rechercher *l'humilité*, le silence, à méditer le Chemin de la Croix. Il conclut de profondes et fidèles amitiés spirituelles.

Ses supérieurs, au vu de ses résultats académiques, l'envoient pour deux ans à Rome au temps du Pape Léon XIII : « Les plus belles années de ma vie, dit-il, même sans étudier ». Il voit comment enseigner un auditoire. Le 16 juin 1881, il est ordonné prêtre.

L'aspiration à la vie religieuse le poursuit. C'est au Mont-Cassin qu'il la reconnaît, qu'il en perçoit le bien fondé. Un tableau à l'entrée du réfectoire le subjuge. Il en parle à ses supérieurs. Ceux-ci l'engagent à temporiser, à servir un temps en pastorale. Un condisciple du diocèse de Namur, François Moreau, lui parle d'un monastère d'Australie, abbaye missionnaire Nullius. Il choisit Maredsous pour se former à la démarche monastique avant de rejoindre l'Australie.

L'Abbé Marmion remonte d'Italie. Il souhaite voir, et son ami Moreau, et l'Abbaye de Maredsous. Il entend une voix intérieure : « C'est ici que je te veux ! » Mais son évêque lui confie pour un an une paroisse au Sud de Dublin. On se souviendra de sa charité. Il enseigne des communautés religieuses, des aliénés criminels.

En 1882, l'archevêque le nomme professeur de philosophie où il fait preuve d'une humble maîtrise. Sa direction spirituelle est empreinte d'une grande humanité, d'indulgence, de compassion pour les prisonnières, les criminels, les plus déshérités comme les plus nobles (Le Cardinal Mercier, la Reine Elisabeth).

Tout en prenant conscience du passé monastique révolu de l'Irlande, se souvenant de son passage au Mont-Cassin, cinq années écoulées, il ne cesse de penser à son insertion dans une communauté contemporaine, comme celle de Maredsous. La vie conventuelle lui vaudrait au moins de pouvoir vivre la beauté, la grandeur de l'obéissance. Accablé d'objections par ses plus proches, « *Il faut que j'y aille !* ». Il avait 28 ans. Il entra au monastère, le 21 novembre 1886. La communauté s'y était installée depuis une dizaine d'années.

Ne s'était-il pas illusionné ? Cherchait-il vraiment Dieu, sincèrement ? N'avait-il pas à supporter des épreuves qui lui fussent propres ? Il était l'étranger. Dans un environnement beuronien, avec ses rigidités et ses contraintes tatillonnes, une connaissance insuffisante de la langue, sans la moindre distraction. Il était seul, maladroit, humilié. Avec le P. Benoît D'Hondt, comme maître des novices !

Au demeurant, le Vendredi saint, le 8 avril 1887, il écrit avoir passé trois heures devant le Saint-Sacrement. « Elles m'ont donné une grande lumière sur *l'amour de Jésus*, sur son inexprimable *humilité*, la confiance qu'elle développe ». Son premier degré : l'obéissance. S'il lui est donné des activités extérieures qui l'élargissent et le dispersent, l'obéissance lui vaut le sceau de l'unité.

Une obéissance, jusqu'à celle dont on témoigne lors des situations impossibles. Une obéissance où il développe la stabilité, la patience, la minutie, la simplicité à la différence de l'hypocrisie. Il fait preuve de discrétion, dans les joutes théologiques notamment. Il est généreux, spontané, dévoué pour réaliser le précepte fondamental de la vie chrétienne : « Aimez-vous les uns les autres ».

Selon ce précepte essentiel, il s'adonne sans réserve à l'intercession et à la communion des saints. Il se réclame du Corps mystique du Christ. On le voit transfiguré dans son regard. « *Faire de Jésus son seul amour* ».

Il abhorre les subtilités théologiques et les scrupules. Il leur oppose la vertu d'abandon. À cet égard, on fera référence aux saints François de Sales, Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld.

Autrement dit, il avait une pensée claire, nuancée, toute ordonnée à la vie intérieure de ses auditeurs. Son enseignement était lumineux. Sa pensée agile et pénétrante. L'aisance limpide de l'exposition. Le sens de l'essentiel et de l'accessoire, de l'humour et de la relativité... La science est stérile si elle n'achemine pas à aimer.

Ses supérieurs lui demandent de se naturaliser belge : un des plus grands sacrifices que lui suggère l'obéissance. De 1899-1909, il est Prieur au Mont-César, à Louvain. L'Abbé Primat lui demande de changer de stabilité en faveur de Louvain. Là encore, il souffre.

Il assume l'animation des jeunes moines inscrits à l'Université de Louvain. Le monde académique est ravi de ses compétences et de son humanité. Privément, il recherche sans cesse l'*union à Jésus*. Il est éprouvé dans sa santé physique. Il passe un séjour en clinique. Il n'en est que d'autant plus désireux de s'offrir, de vivre, dépouillé de lui-même, de vivre le sacrifice du Christ. Vivre, selon S. Jean, la dépendance au Père, l'union à la Trinité. Sa dévotion le saisit tout entier, sans la moindre réserve, comme une consécration.

En 1905, la communauté souhaite voir le P. Abbé Hildebrand de Hemptinne prendre sa charge primatiale à temps plein. Le siège abbatial est vacant. Le 28 septembre 1909, le P. Columba est élu Abbé, le 3^{ème} de Maredsous. « Il accepte en obéissance ». Que S. Michel le protège du découragement !

Le 1^{er} Abbé, le P. Placide Wolter, fondateur avec son frère Maur, Archiabbé de Beuron, avait été l'initiateur des observances, le constructeur de l'église et du collège. Il laissa une ineffaçable empreinte de son profond esprit de religion.

Dom Hildebrand (Félix) de Hemptinne imprima un essor considérable. Il permit à Dom Gérard van Caloen d'aller restaurer la vie bénédictine au Brésil. Rome confia à Maredsous la direction du Collège grec. Mais, à l'Abbaye même, on doit au P. Abbé Hildebrand de Hemptinne, notamment la construction de l'École de Métiers d'art, la fondation de l'Abbaye du Mont-César. Comme il avait des notions d'architecture, il jeta un regard sur la fondation de l'Abbaye de Maredret où sa sœur (Agnès) devint 1^{ère} abbesse sous le prénom de Cécile. En Abbé Primat, il construisit l'athénée pontifical de Saint-Anselme à Rome. Il internationalisa l'Ordre de Saint-Benoît.

Dom Marmion, quant à lui, 3^{ème} Abbé, ne pouvait mieux faire que de renforcer, d'affiner la vocation doctrinale et spirituelle de l'Abbaye. Il avait une expérience sacerdotale de trente ans. Il était maître consommé en dogmatique et en ascétique. Il encouragea la création d'une revue scientifique, la « Revue bénédictine ». Directeur spirituel, homme d'oraison, il n'en était pas moins supérieur d'une bonne centaine de profès de chœur et de convers. Il se croyait le représentant authentique du Christ dans le monastère.

Il avait l'*humilité* de se faire conseiller dans toute question d'ordre matériel. Il n'avait d'autre intention que celle de rechercher le bien commun. Il exerçait l'autorité en sorte que son interlocuteur restât serein et heureux. Il se voulait pasteur et pontife, au sens étymologique du mot. Il s'interdisait de négliger les aspects matériels d'un tel monastère. C'est sous son abbatiat qu'on pourvut l'Abbaye d'un quartier réservé au noviciat, de l'électricité et du chauffage central.

Il soutenait l'assistance pastorale de ses moines aux environs à condition qu'elle fût vécue en obéissance. Il bénissait les moines, tout au long de la guerre, soucieux d'éduquer et d'enseigner les enfants des environs. Il était finalement, comme S. Benoît le demande, « docte dans la loi divine en sorte qu'il sache tirer de ce trésor les maximes traditionnelles et des aperçus nouveaux ».

Au début de la guerre 14, il avait 56 ans. Il était obèse. Il s'était dépensé sans mesure dans son apostolat, ses prédications. Doté d'un grand sens de ses responsabilités, il avait le souci constant des âmes qu'il avait enseignées, de sa charge abbatiale. Sa santé finit par en être affectée : crise de pierre au rein ou au foie, asthme et eczéma. Il ne s'en formalise pas, il accepte ce genre d'humiliations et d'autres. Il choisit souvent d'entrer dans le grand silence que la Règle recommande. Il se contente de l'ordinaire, refusant la literie d'un matelas, se contentant de la paillasse monastique.

Suite à une intoxication du sang, il était sujet à des somnolences. Il se familiarisa avec la pensée de la mort, la pensée de ses fins dernières. Il se référait continument à celles du Christ. Il choisit la voie du devoir accompli par amour. Finalement, miné de l'intérieur, il fut emporté par un refroidissement lorsqu'à la demande de la communauté, il posa chez un peintre, pour un tableau officiel. La grippe régnait, cette année-là. C'était à quelques années de la découverte des antibiotiques.

Ses thèmes privilégiés : l'incarnation, la filiation divine de Jésus, notre adoption surnaturelle, la confiance inébranlable dans les mérites du Christ.

Dès lors que ces fondements sont acquis, c'est la foi, la componction et l'*humilité* qui constituent la base de la vie intérieure. Si le moine s'unifie, c'est qu'il assume, notamment, par la patience et l'offrande de soi, la souffrance, qu'elle soit physique ou morale. Il accède à des sommets. Il se donne et se livre tout entier, sans réserve.

En somme, tout découle de l'*union à Jésus* (Christ), de sa *bonté* prévenante et persévérante. Le P. Abbé Columba regorgeait de bonté, celle du cœur, de miséricorde. S'il pouvait être étonnamment timide, avant même d'être éloquent, il était fondamentalement optimiste, joyeux, jovial. Il n'en était que d'autant plus convaincu et convaincant. Dans ses rapports humains, il pouvait se confier à des proches, être franc jusqu'à la candeur, sans aucune habileté.

Toujours « bon enfant », impressionnable et sensible. Avenant, il allait au-devant des gens, sans protocole. Pour être serviable. Fidèle, disponible à toute heure. D'entrée de jeu, il offrait une bienveillance préalable. Il aimait rendre heureux. Il aimait le monde comme Dieu, en vrai spirituel, surnaturel plutôt que moralisateur ou redresseur de torts. Il s'unissait à Dieu par la souffrance et la prière, immolé comme son Maître et Seigneur Jésus. Il avait une âme débordante d'amour et le zèle ardent, en rien formel.

Unifié par la personne du Christ, le Christ mystique, par la prière, le recours aux Écritures (tout Saint Paul), sa perspective de vie était toujours spirituelle, surnaturelle. Il avait une immense expérience de l'âme humaine. « Pour les âmes, on ne fait jamais trop ! », disait-il. Il préconisait la confiance jusqu'à devenir magnanime. Il se sentait désigné pour aller à la rencontre des grands pécheurs, des prisonniers, des enfants.

Il prêchait non tant par ce qu'il disait mais par ce qu'il était. Il était un excellent orateur, sans tirer pour autant les ficelles, voire les références aux auteurs

anciens ou séculiers. Il préférait introduire les fondements du dogme pour qu'on en vive. Par exemple, il parlait du baptême, faisant prendre conscience que ce sacrement faisait renaître en enfant de Dieu, adopté, cohéritier avec Le Fils. L'esprit d'adoption ? Par l'Esprit-Saint, l'Esprit de Jésus. Les fruits ? La charité, la bonté, la joie.

Il avait un grand souci d'orthodoxie qui lui garantissait le recours à la miséricorde, à la communion. À l'opposé de tout sectarisme. Il prônait une obéissance absolue motivée par l'amour pour la rendre douce aux hommes.

Ses publications : *Le Christ, vie de l'âme* (1917) ; *Le Christ dans ses mystères* (1919) ; *Le Christ, idéal du moine* (1922) ; *Sponsa Verbi, la Vierge consacrée au Christ* ; *Le Christ, idéal du prêtre* (posthume).